

**PRESENTATION DU LIVRE DE RADMILA ZYGOURIS,
L'AMOUR PARADOXAL OU UNE PROMESSE DE SEPARATION**

Anna Angelopoulos

Le livre de Radmila Zygouris que je présente ce soir, paru aux Editions du Crépuscule en 2024, s'intitule *L'amour paradoxal ou une promesse de séparation*. C'est un ensemble de six textes écrits entre 1993 et 2012, en français, éparpillés dans différentes revues aujourd'hui introuvables. Nous avons traduit la plupart de ces textes en grec et nous les avons présentés à Athènes, en 2019. On m'avait demandé alors quelle était leur vraie langue d'origine; une indication qu'ils étaient habités par plusieurs langues.

Ces textes nous arrivent d'un long voyage, sous divers titres et dans des langues diverses, l'espagnol, le portugais, entendues pendant l'enfance et l'adolescence de l'auteure. Elle nous confie que « faire voyager ses écrits d'une langue à l'autre, dans la mémoire lente des langues de traduction, reconfigurait leur paysage psychique. »

Aujourd'hui, ce livre renaît dans sa langue d'écriture, qui est le français, au bout d'un long périple. « Cela commence par faire symptôme que ces textes n'aient pas d'éditeur français », disait l'auteure avec humour ! Finalement, ce livre est parvenu à être sur la table ce soir.

Il contient les textes suivants :

Sortilèges de la scène traumatique, 1993

Flux et Stase, 1997

L'amour paradoxal ou la promesse de séparation, 1999, (trad. serbe, grec, portugais, espagnol)

L'enfant de la jubilation, 1998.

Le lien inédit, 2000,

A l'école de la rue, 2012.

Ces textes, fruit de l'ensemble de l'œuvre et du parcours de Radmila Zygouris, témoignent de son apport singulier à la psychanalyse. Ils ont entre vingt et trente ans, témoignent d'une pensée audacieuse, éprise de liberté, poussée par une infatigable pulsion de vie, à une époque où la psychanalyse se pratiquait encore selon les règles anciennes, même si des interrogations se faisaient déjà jour. Mais ils sont surtout agréables et compréhensibles à la lecture.

Ces six articles « redonnent à la psychanalyse les couleurs de la vie, » nous dit son éditeur dans la Préface.

Ce sont des textes qui invitent au voyage. L'auteur ose parler d'utopies dans un contexte où l'on en manque. Il faut en effet de l'audace pour faire appel au nomadisme, à la recherche de poésie aussi, pour pouvoir partir dans ce périple.

Nous allons la suivre ensemble dans ce voyage lointain, de l'alpha à l'oméga, et de retour à l'alpha, partant toujours pour revenir, se situant au lieu d'un paradoxe, allant d'une notion à une autre opposée, du point de départ jusqu'à ses antipodes : amour éternel et séparation, flux et stase, castration et jubilation, poussée de liberté et besoin de fusion, ou, le rêve poétique de créer une science (cela est dit à propos de Freud). Je la cite : « L'analyste est à la fois garant du présent et partenaire des répétitions, réceptacle de la stase et passeur des flux, compagnon de voyage et

rappel de l'originare. Il invite au nomadisme et est absolu sédentaire. Il veut la lumière et travaille les produits de la nuit. »

Comment parler de psychanalyse et d'inconscient sans plonger dans l'amour de transfert ? C'est le sujet du texte dont l'ouvrage emprunte le titre : *L'amour paradoxal ou une promesse de séparation*. Etre analyste n'est pas une identité mais une fonction, qui altère l'être de celui qui la supporte. La question du transfert s'est complexifiée selon les écoles.

On a bien remarqué que les moments les plus féconds d'une cure sont souvent ceux où « le savoir-faire du professionnel est mis en échec, on doit se réinventer pour le compte d'un analysant particulier, » nous dit l'auteur.

Radmila Zygouris relève le paradoxe du mot "transfert". Le transfert, soit la translation d'un affect, d'une pulsion, d'une représentation, désigne à la fois la répétition de quelque chose qui s'est joué avant et ailleurs, au sens de Freud. Cette répétition du passé sur la personne de l'analyste implique qu'une clôture psychique a eu lieu. Or dans le transfert, surgit aussi du nouveau lorsque du jamais advenu advient, dans le contexte d'un appareil psychique ouvert chez le patient ou l'analyste. Car l'on vient à l'analyse dans l'espoir que surgisse du nouveau.

Que promet le psychanalyste lorsqu'on vient le consulter ? En quelques mots : "tu peux m'aimer, tu peux compter sur moi, mais je te promets que nous nous séparerons un jour". Ainsi va la paradoxale promesse latente. Radmila Zygouris recentre l'attention sur le cœur de l'invention freudienne au début du XXème siècle, en Europe, un modèle de lien, voire un modèle d'amour tout à fait inédit, tout comme est inédite la promesse de séparation qui le soutient.

Elle interroge les contraintes et avatars de cet amour paradoxal, en déployant sa portée fondatrice, à savoir le lien tout à fait inédit entre deux étrangers qui se parlent, fondé sur un interdit de rapport sexuel entre eux.

L'auteur propose le terme "transfert d'interdit" en place de "l'amour de transfert". Alors que l'amoureux promet l'amour éternel, même s'il le sait illusoire, une analyse est sous-tendue par une promesse de séparation. Celle-ci est inhérente à son éthique. Le transfert d'interdit de sexe est arbitraire, il garde l'analyste dans l'exogamie et permet ainsi de parler d'Œdipe et d'inceste.

C'est l'interdit transféré qui provoque l'amour de transfert, car il garde un espace protégé du jeu des pulsions et de leur violence. C'est dans ce champ défini d'aimance, plutôt que de relation d'objet, que se déroule la cure.

Mais loin des idéalizations de la relation transférentielle, l'auteur n'élude pas la question des défaillances exceptionnelles à la règle d'abstinence souvent tenues sous silence, l'hypocrisie professionnelle selon Ferenczi, dont elle déploie les implications.

C'est sous l'angle du voyage que Radmila Zygouris envisage le transfert : "Une culture de l'ouvert qui serait abandon des certitudes et invention du présent, croire l'autre jusqu'à l'absurde et faire hospitalité sans raison. Cela n'empêche pas d'entendre l'autre scène ou le symptôme, mais y faire brèche dès que l'on peut". Certains moments fondateurs dans le transfert, impliquent que dans sa présence effective et affective, l'analyste se laisse emmener en voyage.

Le lien inédit

Un mot de plus sur cet autre détour paradoxal : « le lien inédit. » Alors que les analystes ont l'habitude d'appeler transfert tout ce qui se passe entre l'analysant et l'analyste, Radmila Zygouris bouscule cette acception en introduisant le lien qui n'appartient pas spécifiquement au

champ de la psychanalyse bien qu'il prenne naissance dans le dispositif et soit étroitement mêlé au transfert. Il y a dès la première séance « le lien, » l'irruption du nouveau, de l'accueil.

C'est un lieu de silence ; de bruit de la voix, de sentirs, d'échange de paroles, qui peuvent ou non tomber dans le champ du transfert. Le lien signifie être en contact avec l'autre. Le lien est de l'ordre du sensible. Il ne s'interprète pas.

L'auteur définit « le lien » comme l'ombilic de l'acte analytique comme il y a l'ombilic du rêve qui n'est pas analysable. » L'importance de ce lien est de soutenir le transfert et ses moments d'interprétation. Ce lien peut s'estomper à la fin de l'analyse, mais il peut aussi perdurer.

Sortilèges de la scène traumatique.

L'auteur aborde le statut du trauma par rapport à l'expérience de la psychanalyse. On sait combien les enjeux autour de la reconnaissance du drame privé, liés à l'abandon de la neurotica de Freud avaient fait polémique, ce qui se retrouve dans la précaution que prend Radmila Zygouris : "Lorsque l'on aborde la scène du trauma, on est pratiquement toujours amené à refaire l'histoire de la psychanalyse, son rapport à l'histoire et la façon dont chaque analyste s'y situe".

Dans ce texte, la question cruciale est que le patient puisse sortir de sa scène traumatique ; qu'il puisse la quitter. Pour se faire, l'analyste se doit de revisiter cette scène après qu'elle a été reconstituée dans les séances. Qu'il en soit le témoin. La sortie vient de ce que l'analyste y entre, avec le patient, pour que le patient puisse en sortir.

J'en veux pour exemple cette vignette clinique qui a été très commentée, d'une jeune analysante, abusée par son père dans une cave. L'analyste, prise au piège de ce récit répétitif pendant des années, qui ne débouchait sur rien d'autre, a fait irruption un jour dans la scène en s'écriant : "j'en ai assez de cette cave, je n'en peux plus ", formulant ainsi à haute voix ce que la patiente n'avait jamais pu dire à son père.

Mais l'auteur se questionne également sur une nouvelle forme de traumatisme de notre époque ; il s'agit d'une menace qui « surgit du fond de notre avenir, » un paradoxe qui se rapporte à la peur de la finitude de notre espèce. Elle arrive à présent jusqu'à nos cabinets. Nos plus jeunes patients nous en parlent déjà de ce basculement de la menace venant de l'avenir, menace non seulement climatique mais politique, concernant la barbarie actuelle qui nous entoure.

Il s'agit bien du futur qui appartient aux jeunes, cette conscience de leur propre finitude et de la finitude de l'espèce. Ce destin est tragique et partagé à notre époque. Le tragique est toujours partagé collectivement.

Radmila Zygouris propose une distinction importante concernant la tragédie et le drame. La tragédie est portée par la collectivité, tandis que le drame est singulier, subjectif.

Le trauma est toujours tragique, nous dit-elle ; il appartient au collectif, comme cela arrive avec les traumas de guerres. Mais pour le soigner, il est nécessaire de passer par la reconnaissance du drame singulier.

Face à ces nouvelles cliniques à venir, sa proposition est assez inédite. Comme nous vivons depuis le début de la psychanalyse avec des mythes fondateurs, serait-il envisageable, dit-elle, de créer de « nouveaux mythes » sur la scène analytique pour faire tiers dans notre monde binaire actuel ?

Travaillant depuis très longtemps sur des matières mythiques, je suis sensible à cette proposition d'accueil aux mythes à créer sur la scène analytique, à cette introduction d'un temps autre qui viendrait faire nouvellement tiers dans le monde binaire actuel.

C'est la création de ces nouveaux mythes à trois, « analysant, analyste et temps immémorial, » mais tourné vers l'avenir, qui pourra nous permettre de devenir ce qu'elle appelle « un terreau de résistance à la barbarie contemporaine. »

Il s'agit bien encore d'un temps mythique mais qui chanterait, cette fois, une nouvelle musique.

« Il était une fois la psychanalyse. Et c'était hier, » nous dit-elle. Sauf que, s'il y a encore des mythes à créer, et des personnages conceptuels pour les habiter, la psychanalyse sera aussi là pour demain. Et ce livre se termine sur un espoir pour la psychanalyse de demain.

L'Enfant de la jubilation

L'observation des enfants fait repérer à l'auteur que les enfants se construisent en faisant l'expérience de poussées de liberté accompagnées de la joie qu'elles procurent ; même lorsqu'ils sont confrontés aux contraintes d'apprentissage et aux frustrations inhérentes à leurs obligations.

L'auteur fait apparaître l'importance de l'enfance dans la fabrique des concepts généraux de la psychanalyse. Sa recherche donne lieu à la notion de "l'enfant conceptuel" différent selon l'époque de l'observation et de l'écoute psychanalytique.

Elle a isolé la notion de « l'enfant » en tant que paradigme variable selon les époques. Concernant l'enfant, il en va de même pour la série des jubilations, qui s'oppose à la série des castrations ; soit la série de frustrations et renoncements, à laquelle est habituellement donnée une place majeure dans la théorie.

L'observation par les analystes d'enfants réels est historiquement déterminée. Ce ne sont pas des enfants en thérapie, ce sont des enfants observés, regardés par ces psychanalystes à des moments jubilatoires.

Cette observation donne lieu à la notion de l'enfant conceptuel.

Les Enfants conceptuels

Radmila Zygouris distingue trois moments :

- « L'Enfant-fort-Da » (parti-ici) ; avec la bobine que lance le petit fils de Freud censée représenter la mère partie. Freud en souligne la compulsion de répétition, mais aussi, l'invention-crée de l'enfant.
- « L'Enfant stade-du-miroir » et l'affect de joie qui l'envahit, lorsqu'il voit son image unifiée, et donc distincte de l'autre, tel que l'introduit Lacan.

- « L'Enfant créateur de l'aire du jeu », de Winnicott et la découverte de l'objet transitionnel ; (nous savons combien l'objet transitionnel, nounours ou autre est personnel, unique et irremplaçable pour l'enfant)

Dans son œuvre apparaît donc un au-delà de **l'Enfant-Œdipe**.

Elle proposera plus tard deux autres enfants-conceptuels : **l'Enfant-Histoire**, porteur de traumas, subis et venus de la grande histoire, du transgénérationnel aussi.

Puis **l'Enfant-Monde**, dernier avatar du monde contemporain, caractérisé par la dépendance de l'humain au non-humain, une dépendance absolument inédite dans la fabrique de l'enfant. Elle pose des questions nouvelles : Qu'est ce qui fait grandir l'enfant d'aujourd'hui, à quelle dématérialisation devons-nous les pathologies actuelles ?

A l'école de la rue

Je vais finir sur ce dernier texte « A l'école de la rue » (publié en 2012 dans une Revue trimestrielle brésilienne) qui pose la question de la formation et de la transmission de la psychanalyse.

L'auteur y fait l'éloge de la rue. Tout est venu de la question d'un patient qui lui avait demandé de quelle école elle tenait sa formation. Cela se faisait à l'époque. Elle lui avait répondu intempestivement, sans chercher à relancer la question : « à l'école de la rue ». Il s'avéra que cette réponse fulgurante, énigmatique sur le moment, fit effet d'interprétation, non seulement pour son patient, mais pour elle-même. Elle touchait pour lui à l'angoisse protectrice de sa mère pour qui la rue, signifiait une liberté angoissante autour de l'étrangeté, du sexe, de la politique. A l'interdiction de la rue comme lieu du sexe, Radmila Zygouris répondait la rue comme lieu de savoir. Elle se souvint qu'enfant on l'empêcha un jour de sortir, le jour de la déclaration de guerre, qui amenait les bombes et la mort.

Eros et thanatos, main dans la main, se retrouvent donc dans la rue, métaphore du politique et du sexuel.

Quand rien ne va plus, les gens descendent dans la rue et manifestent. Nous l'avons vécu en Grèce à la fin de la dictature en 1974. A Buenos Aires, ce sont les mères de la place de Mai, descendues dans la rue pour dénoncer la disparition de leurs enfants. Dans le temps, elles ont fini par se faire entendre du monde entier. « Le monde a été obligé d'accoler le mot de mère à autre chose qu'à l'œdipe, » remarque l'auteur.

Ce que je retiens, dans ce que Radmila Zygouris nous apporte, c'est la rue comme lieu de savoir non écrit, au-delà des familles y compris politiques, au-delà de l'Œdipe, au-delà de l'institution. Ce savoir de la rue ne se donne pas, il se prend comme la liberté. Il se vole.

Il en va de même pour la question difficile de la transmission en psychanalyse : « Le savoir psychanalytique que le voleur passionné d'inconscient se débrouille pour prélever dans les divers dispositifs pour ses richesses futures. »

A la fin de ce parcours, je terminerai ces voyages répétés d'un pôle à l'autre, ces revisites des théories pour de nouvelles ouvertures par cette définition de « l'analyse en acte, fondée sur l'évanouissement de l'analyse comme savoir constitué ».

L'analyse en acte, à savoir «un tissu de vie entre deux humains». Un tissu d'hétérogénéité. Ces mouvements psychiques de l'un à l'autre dans le transfert m'évoquent une image qu'emploie Aristote dans sa *Poétique*. Quand il parle de la *Métaphore*, il se réfère à « la voix de la navette, κερκίδος φωνή ».

Il s'agit de tisser -chaîne et trame- avec la navette qui passe le fil d'un bout à l'autre du métier à tisser, dans des allers-retours - tisser en images, ce qui ne peut se parler, via le son rythmé, répétitif, plaintif parfois, la voix de la navette.

En l'entendant, on sait qu'il se fabrique ainsi un tissu commun entre deux, avec des images du passé, mais qu'il s'agit d'un tissu actuel.

Ce mouvement est caractéristique l'œuvre de Radmila Zygouris, l'aller-retour entre des notions opposées, qui interroge sa pensée comme on l'a dit au départ.

N'est-ce pas de l'ordre de la création poétique, artisanale aussi, ce qui se fabrique, singulièrement, dans le transfert ?